

de la beauté et du cinématomatoquénographie

DESERT EN RUINE



Où il faut converser avec chaque grain de sable. C'est embête. Seules les choses construites par l'homme peuvent se trouver tomber en ruine parce que leurs parties font soudain saillie sur l'ensemble qu'elles outrepassent et détruisent ; ainsi un édifice pourtant debout et en état peut déjà être en ruine si ses parties l'emportent sur son entièreté. Violante Claire, elle, voit des océans, des déserts et des montagnes en ruine, moi (Michel-Paul Comte), des vaches, des poules, des éléphants ou des poissons, des tigres, un arbre. Violante parle d'une forêt en ruine.

OBJET DESTINÉ, d'une mise-en-ruine et d'une perpétuelle néo-anastylose, *Quatre* s'offre comme permettant tout découpage et remontage à l'infini, véritable prototype de l'infinie plasticité des choses. Il ne s'agit pas de faire de nouvelles choses, mais de revoir sans cesse le fondement réel des choses qui existent déjà pour en donner des versions nouvelles, ce qui est le contraire de la fuite en avant qu'est la nouveauté tentant de faire toujours oublier avec les moyens de la répétition du même. En somme il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'objets, mais de s'employer à les revisiter sans cesse pour continuer à les faire vivre jusqu'à épuisement, s'il a lieu — ce qui semble impossible.

QUE LE FILM DE CHODERLOS DE HUIS-CLOS se mette à évoquer nombre de falsifications passées signifie juste que, soit le travail d'autres artistes par le passé a été truqué par autrui, soit directement par eux-mêmes, pour être éludé comme inessentiel et venant dans un catalogue de propositions qui, loin de devoir être étudiées, ne devaient que grossir ce catalogue pour étouffer des caractères instructifs sous le poids de l'indifférenciation qu'induit la quantité.

IL N'APPARTIENT qu'à chacun de faire son profit personnel du caractère instructif de chaque trouvaille et bien sûr ce profit n'a rien à voir avec « l'économie ».

À L'HEURE ACTUELLE, dans le cadre de la « littérature » par exemple, l'auteur lit le lecteur, pendant que le lecteur, lui, écrit l'auteur. Tout ça dans un univers qui se limite strictement à celui de la presse. Tombé trop bas pour être relevé. Contrefaçons. Passons.

Il faut savoir laisser les débris s'associer librement, sans crainte, comme un jeu. Mais c'est ce qu'ils font tous, c'est trop facile, résultat garanti. Mais tout dépend de qui, quomment, et pourquoi.

LE NIETZSCHÉÂTRE

TOUTE LECTURE un peu persévérante de N. se heurte tôt ou tard aux figures quéâtrales de la scène nietzschéenne, sur laquelle se représentent des personnages bien typés — le fort, le faible, l'ascète, Zarathoustra, etc. — parmi lesquels l'identification du spectateur va toujours au « héros », le fort. Bien sûr une ruse à multiples fonds d'un philosophe oeuvrant à créer, non pas la simple scène d'une future socialité, mais toute l'ampleur d'un univers, un « avenir ». Le seul véritable accès à ce monde ne peut se faire qu'au moment où le « spectateur » de semblable mise en scène comprend l'inévitable fiction qu'est le jeu nietzschéen, et s'identifie à tous les personnages à la fois, jouant alors le jeu sur son véritable plan.

Dans un tel contexte de mondéâtographie, d'une

ampleur cosmique, le théâtre proprement dit en tant que technique spécifique, est actuellement la proie d'institutions complexées et hypocrites ou débiles, débutantes dans la carrière de créateur qu'elles s'obstinent à concevoir comme celle d'un « employé » haut de gamme sans se l'avouer bien sûr.

Posture de créateur dans laquelle elles sont et demeureront perpétuellement, avec une volonté déployant la dernière énergie, étrangères à elles-mêmes dans des remous psychologiques innombrables.

Cette version ruinée, rabougrie du théâtre, non plus monde en réduction mais théâtre à l'état réduit, authentique gesticulation dans un placard dont la lumière ne vacille plus qu'à peine, ruinée, ne peut que végéter dans l'amateurisme hideux de sa propre courte vue et de sa mesquinerie abrutie, face à l'énormité sans borne du nietzschéâtre. À moins que...

en tant que problème?... La volonté de vérité, une fois consciente d'elle-même ce sera — la chose ne fait aucun doute — la mort de la morale : c'est là le spectacle grandiose en cent actes, réservé pour les deux prochains siècles d'histoire européenne, spectacle terrifiant entre tous, mais peut-être fécond entre tous en magnifiques espérances...

UN TEXTE INÉDIT DE HUIS-CLOS (1999)



Quatre est une tentative plus ou moins consciente d'antifilm intégral.

Quelque chose comme une révolusion du langage, comme celle de Sade, mais qui n'aurait pas été poursuivie avec la même conscience et la même opiniâtreté que l'oeuvre de Sade, dont le chef-d'oeuvre ultime, *La Nouvelle Justine*, démontre avec éclat le bien-fondé de l'entreprise (ouais, une autre époque, un autre type, une autre classe).

Pour le peu qu'on puisse en dire à présent (novembre 1999, 7 ans de réflexion après le film), *Quatre* aura dépassé largement les intentions de son auteur. Décidé à tirer vengeance de 20 ans (pour ce qu'il en a su) de théâtre intellectualiste et creux (qu'il a plus que parodié dans *4*), décidé à rompre avec l'alternance



inévitale entre cinéma d'avant-garde et cinéma commercial, il voulait frapper fort, en dehors des sentiers tracés, hors du spectacle, et pourtant, produire, encore, le naïf, un spectacle.

Cette dernière prétention était de trop.

On ne détruit pas des institutions branlantes dans leur fondement (malgré toute la pompe et la solidité dont font montre évidemment leurs appareils) pour les reconstruire par là-même, cela est de l'ordre de la fiction sociale ou de la folie.

Je prétends qu'il n'y a plus de roman derrière Sade, des histoires, voilà tout, mais le style est désormais fondu. On ne désintègre pas en vain, par un ultime coup de pied rageur, minuscule mais bien placé, des terrains minés par le mensonge et l'usure de tant de



temps. En témoigne l'ensevelissement dont on est alors l'objet, mais ceci est une autre histoire, et je me moque bien de la métaphore comme de mon destin fini, fini comme le spectacle que j'aimais tant.

Quatre était donc cette entreprise pleine d'ignorance, de folie, d'intuition, de présomption étourdie, menée par un inconscient et une indifférente, affublés d'une

dupe (fausse dupe, impliquée dans ce qu'elle croyait être une pochade estudiantine, elle collaborait en réalité au renversement d'un empire pourri).

Le film est affreusement mal torché, ce n'est pas un chef-d'oeuvre. Parce qu'il ne savait pas bien ce qu'il faisait (mais il savait qu'il le fallait faire) l'auteur s'est cru obligé de voir et revoir tant de détails dont l'importance est nulle, sauf à rendre les choses un peu trop reprises souvent.

Mais la question n'est pas là. Rien à foutre. L'essentiel ne pouvait, lui, manquer d'y être.

Rien à foutre le texte de Müller, pas très bon dans son ensemble laborieux, mais suffisamment rigolo sur le moment des phrases. C'était ce qu'il fallait comme curseur d'un «film» complètement impossible.



À l'appui de mon propos (on en viendra un jour à «voir» ce que je dis là comme le nez au milieu), il suffit d'essayer de trouver le film en le regardant : il brille par son évidente absence. Les preuves grouillent à en renverser la mauvaise foi cul par-dessus tête.

Dans *4*, tout tombe, tout se nie, se renie, rien ne monte, rien ne se donne en spectacle correctement. Ou c'est trop, ou pas assez, ça ne va jamais, merde, et c'est pour ça que c'est génial, même si ce n'est pas à moi de le dire. J'ai rendu des gens malades avec ce truc.

J'ai écrit plein de choses au sujet du cinéma, au sujet de ce film (un mlif?) mais aussi ce caractère se retrouve dans tous ceux que j'ai faits. Une sorte de vocation à nier le cinéma en acte est mienne. Mais aussi



le théâtre et en fait toute espèce de spectacle.

Je n'ai rien d'autre à ajouter. Personne ne lit ce que j'écris, raison de ne pas m'en faire à ce sujet, personne ne tient compte de mes phrases, c'est la mode.

Il ne faut pas déconner.

Si ce que je raconte là ne finit pas par sauter aux yeux, alors ce n'est pas vrai, (mais c'est vrai), ou alors tout le monde s'en fout, se fout que j'aie cassé le jouet spectacle tout élimé entre deux doigts et dans la confidentialité la plus totale en 1992. Mais que tout le monde s'en foute ne change rien au fait que le jouet spectacle a été cassé par *Quatre* et pour de vrai.

C'est vrai que je n'en savais vraiment rien, même si je voulais le faire.

Je savais juste que, pour que tout le monde se foute de mon travail à ce point, ça ne pouvait être que le signe terrible que ce que je faisais était énorme, un déplacement d'ordure monumental, ignoré comme les séismes véridiques. À cette époque-là, déjà, ce qui ne se voyait pas n'existait pas. Il suffisait de ne pas regarder. Et moi aussi j'avais peur de regarder ce que j'avais fait.



Mais cette ignorance de mes efforts (et le peu de résultats évidemment produit par ces efforts) ont eu à la longue raison d'une entreprise de négation aussi primitive, aussi isolée, aussi peu soutenue, aussi peu artistique, aussi peu spectaculaire. J'ai fermé ma gueule, je l'ai ouverte ailleurs, autrement.

Je ne comprenais rien, je ne faisais pas le lien entre l'ampleur de mes ambitions, la taille du travail qu'elle avait exigé et qui avait comme disparu et la «vacuité» du résultat.

Ce manque de confiance en moi et en mon travail me rend parfaitement honteux. Honteux de n'avoir pas montré déjà ce champ de ruine qu'est *Quatre* aux décombres eux-mêmes.

Là, beaucoup de choses sont de ma faute (encore la



présomption). Mais qu'y pouvais-je?

Qu'y peut-on, encore? Et qu'est-ce que ça peut foutre? Faut-il un messie pour annoncer au monde son inexistence, ne serait-ce qu'en images? Soyons sérieux. Du coup le film ne s'adresse qu'aux rares et précieux et rares et précieuses qui adorent contempler l'envers brûlé des cartes transpercées. Pour le plaisir de la compréhension solitaire, à très peu partagée. Toi peut-être? Alors je t'aime.

Finalement il y a de quoi caqueter de rire. Ce film est d'un comique. Pas très fin d'accord. Mais et alors?

Ce texte lui ne sera pas retouché. Mangez du *Quatre* ou allez vous coucher.



le queâtre est une publication des presses de lassitude. INFO@LASSITUDE.FR LASSITUDE.FR 9791091219471

